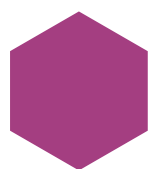


L'entretien

JULIA KRISTEVA

«Je tente, en quelque sorte, de ressusciter Dostoïevski»

Dans son dernier ouvrage, *Dostoïevski face à la mort ou le sexe hanté du langage*, l'écrivaine et psychanalyste nous livre, à l'occasion du bicentenaire de la naissance de ce « grand Russe » galvanisé par le langage, une lecture neuve d'une œuvre polyphonique qui hante la conscience européenne depuis un siècle et demi.



Votre livre (1) vient de paraître alors que nous fêtons cette année le bicentenaire de la naissance de Dostoïevski. Comment expliquez-vous le silence de la presse quant à cet anniversaire ?

JULIA KRISTEVA C'est un étonnement pour moi aussi. Il se comprend peut-être si l'on veut bien regarder les relations politiques entre l'Europe et la Russie. On a le sentiment que les médias français ne sont pas à la hauteur de ce bicentenaire du « grand Russe ». Moi, je suis ici avec vous aujourd'hui grâce au général de Gaulle, qui donnait des bourses aux jeunes étudiants européens d'une Europe, justement, qu'il voyait s'étendre de l'Atlantique à l'Oural ; cette vision aura beaucoup de mal à se réaliser sur les plans économique et politique, mais on pouvait imaginer, ou espérer, que sur le plan culturel, les relations continueraient à se tisser. Je pense que la Russie est une sœur consubstantielle de l'Europe. Les grandes questions que pose la littérature russe, en particulier, qui ne donnent pas de réponses mais ouvrent à la profondeur du lien social et entrent dans les profondeurs de l'identité nationale et personnelle, sont des questions qui peuvent réunir ceux qui pensent en Russie et en Europe : les intellectuels, les artistes, les écrivains. Notre démarche ne consiste pas à donner des solutions mais à ouvrir des questions. Et il ne faut pas rater des occasions comme celle de ce bicentenaire. Et, apparemment, ça tarde...

La figure de Poutine ne brouille-t-elle pas les pistes ?

JULIA KRISTEVA Vous avez dit le nom. Poutine est un homme complexe. Je pense qu'il faut lui répondre avec du byzantinisme aussi, c'est-à-dire avec de la complexité. C'est un jeu que la diplomatie et les liens économiques que l'Europe tisse avec la Russie devraient prendre au sérieux. J'ai entendu dire que l'Europe se prépare à contrer la Route de la soie des Chinois en faisant un portail économique ; il faudrait que l'on fasse un portail culturel et ouvrir les dialogues, les conversations, les échanges – du moins les rencontres si le mot dialogue est trop

fort en l'état actuel des tensions – avec la Russie. Pour l'instant, nous n'y sommes pas ! Face à la tiédeur qui caractérise le bicentenaire de la naissance de Dostoïevski, je me suis rendu compte que les conférences d'André Gide (lors du centenaire) ont inscrit, dans la conscience française, les secrets de l'homme et de l'œuvre... avec son génie et sa passion. Les textes de Gide sont toujours actuels et je les recommande à ceux qui veulent être initiés. Moi, mon livre se situe un siècle plus tard, il y a eu la Shoah, le goulag... Sans me comparer à Gide, c'est un Dostoïevski cent ans après que je tente de ressusciter, en quelque sorte.

Vous ne dites pas de votre livre qu'il est un essai mais un oratorio. Pourquoi ce terme musical ?

JULIA KRISTEVA Je voulais mêler à ma lecture (qui est inspirée par ma place dans le monde moderne et tous les outils que la modernité me donne) mon expérience de lectrice. J'invite les gens à lire. Et je note que la lecture est un art qui est en train de se perdre. On déchiffre des messages, et éventuellement on chiffre des SMS, mais la lecture comme expérience intérieure se perd. J'entends l'expérience intérieure au sens de Georges Bataille : une approbation de la vie jusque dans la mort. Ce sont ces états intenses qui m'avaient empoignée à différents moments de ma vie, et ma lecture

de Dostoïevski résonne avec ces moments-là. En donnant au lecteur français mon interprétation de Dostoïevski, j'ai voulu mêler ma voix à la sienne, ou plutôt aux siennes, qui sont plurielles. C'est ce mélange de ma voix aux voix des personnages du « grand Russe » que j'appelle oratorio.

Comme chacun sait, vous êtes née en Bulgarie. Votre père ne vous déconseillait-il pas la lecture de Dostoïevski ?

JULIA KRISTEVA Absolument. Mon père était un grand lecteur de Dostoïevski mais il me disait que ce n'était pas pour moi, que c'était trop « collant », compliqué, et moi j'étais, selon lui, un esprit cartésien, clair, il fallait que je continue dans le français et en français. D'ailleurs, quand mes parents sont décédés et que nous avons vendu l'appartement, nous avons découvert,

ma sœur et moi, au dernier étage de la bibliothèque, au troisième rang, tout au fond (tout en haut et tout au fond), les œuvres de Dostoïevski et le seul livre de Freud traduit en bulgare, *l'Introduction à la psychanalyse*. Ces volumes étaient cachés pour que je n'y accède pas. Mon esprit ne devait se cultiver qu'à la manière française. Mais Dostoïevski était aussi « l'ennemi du peuple » à cause de sa religion, il ne faut pas l'oublier. Et mon père était « très » orthodoxe, il chantait à l'église mais ne voulait pas que sa vie me pèse et soit un fardeau pour ma biographie. Mais j'étais le garçon manqué de la famille, je faisais mon oedipe en m'opposant à lui, alors j'ai lu Dostoïevski et j'étais à la fois fascinée, exaltée et, par moments, perdue, engloutie avec le désir d'abandonner – ce qui m'est arrivé en lisant *Crime et Châtiment*. Je me suis dit que ce monde n'était pas le mien





Florence Brechoire/Signatures

AUTRICE DU GÉNIE FÉMININ

Julia Kristeva, docteur honoris causa de nombreuses universités, est née en 1941 à Sliven en Bulgarie. Son œuvre est traduite dans nombre de pays et intégralement aux États-Unis. Essayiste, romancière, psychanalyste, on lui doit notamment *le Génie féminin* (Fayard, réédition Gallimard, 2003-2004), *le Temps sensible. Proust et l'expérience littéraire* (Gallimard, 1994, réédition « Folio Essais », 2000). Elle a reçu en 2004 le prix Holberg, l'équivalent du prix Nobel pour les sciences humaines.

tation à penser en profondeur l'identité et piège identitaire et souverainiste. Je voulais toucher à cette dimension. Mais, lorsque je suis arrivée en France, j'avais sous le bras le livre de Bakhtine sur Dostoïevski et je suis allée le présenter au séminaire de Barthes. Et ça m'a valu ma célébrité, si j'ose dire. Je n'ai pas beaucoup parlé de l'œuvre du « grand Russe », mais de l'analyse de chaque roman dans ses profondeurs polyphoniques, lesquelles vont de Rabelais jusqu'à Cervantes, en passant par Joyce, par exemple. C'est l'art du récit éclaté et pluriel qui me captivait, et je n'avais pas encore plongé vraiment dans Dostoïevski, mais plutôt dans une vision théorique. C'était la naissance du post-structuralisme.

En quoi James Joyce a-t-il raison d'affirmer que Dostoïevski crée la prose moderne en cela qu'il fait jouer deux moteurs, la violence et le désir ?

JULIA KRISTEVA Je crois qu'il a tout vu de Dostoïevski. Certes, il ne parle pas de polyphonie (il ne s'exprime pas dans les termes de Bakhtine), mais des deux moteurs des intrigues qui sont un pathos destructeur, d'un côté (Tourgueniev appellera Dostoïevski « notre Sade »), et, de l'autre côté, un désir de sublimation, de beauté reconstructive, renaissante, survivante. Dostoïevski était un épileptique qui devait avoir éprouvé ces deux versants, violence et désir, dans la crise épileptique et son aura – tous les savants ne sont pas d'accord, mais beaucoup de témoignages d'épileptiques nous disent que ces états de destruction sont accompagnés de grands moments de jouissance et il est possible, à mon sens, que ces moments que Dostoïevski a vécus, mais qu'il a su mettre en mots, ont accompagné son exploration de la vie personnelle, sociale, en dehors de ces éléments pathologiques. Je pense que Joyce a raison de dire qu'il est le père de la littérature contemporaine, même si, quand je suis arrivée en France, je me suis rendu compte que les tenants du nouveau roman qui s'intéressaient à la déconstruction du récit ne lisaient pas Dostoïevski – ils sont engloutis par le « maudit Russe », comme dit Freud dans une lettre à Zweig. Ce « maudit Russe » n'est pas dans la galerie d'inspirateurs de l'avant-garde française. Mais c'est à tort. On ne l'a pas lu, pas lu dans sa langue et, souvent, dans les traductions, il y a une sorte de cartésianisme qui, sans dénaturer le texte, le discipline. Cela donne parfois l'impression qu'il s'agit de longues tirades théoriques sans violence et sans jouissance.

Un néologisme dostoïevskien ne laisse pas de retenir votre attention. C'est, traduisez-vous, « s'anéantir avec fluidité ». En quoi ce mot vous interpelle-t-il sous la plume du « grand Russe » ?

JULIA KRISTEVA C'est un néologisme qui exprime cette alchimie du « moi » de l'écrivain, peut-être de tout écrivain. Tout se passe comme si Dostoïevski faisait une autoanalyse (je dis souvent à ce sujet qu'il précède Freud sur plusieurs niveaux et en particulier le parricide). Le mot renvoie au fait de disparaître avec douceur et de pouvoir rencontrer une altérité qui soit une autre personne, une situation inconnue, un paysage, une idée... C'est un entre-deux qui suppose un anéantissement et une reconstruction. Il s'agit de le faire en douceur, comme une coulée d'encre. Dostoïevski a fait beaucoup de dessins techniques, il voyait comment l'encre se répand et fait un trait. Mais ce trait vient de l'esprit, du geste et, avant de faire trace, il y a tout un mouvement de déconstruction-reconstruction. Avec le sentiment d'assumer la mort à soi. Laquelle n'est pas une morosité mais une renaissance : je m'efface pour vous transmettre, et, en vous transmettant, je revis avec vous, avec ce que vous allez recevoir de moi grâce à ma trace.

Nous venons de parler de Freud. Que se passe-t-il avec lui puisqu'il va déplier Dostoïevski en quatre : l'écrivain, le névrosé, le moraliste, le pécheur ?

JULIA KRISTEVA Vous êtes gentil de dire qu'il le déplie, il le découpe ! Quand Freud écrit ceci, nous sommes en 1928 je crois, il a dépassé la première topique en inventant la pulsion de mort. Mais il n'a pas encore inventé le clivage. Il est toujours dans le refoulement, il cherche toujours le névrosé qui a peur de son père, veut retrouver sa mère, est malheureux et coupable. Bon, ce que j'ai découvert

quant à moi, à travers la manière de se construire dans cet « anéantissement avec fluidité », dans ce dédoublement constant, c'est que tous ces dédoublements relèvent d'une autre structuration de l'humain que la psychanalyse utilise beaucoup plus maintenant – et dont le refoulement est peut-être un succédané plus socialisé et d'ailleurs en difficulté aujourd'hui : il s'agit du clivage, un dédoublement qui donne des états limites. J'abandonne Freud, je me situe dans une psychanalyse post-freudienne où je parle de ce dédoublement qui nous constitue et qu'on ne pourra jamais synthétiser pour créer ce que Freud donnait au début de son travail comme un but : constituer un « moi » pur et unifié. Ce sujet-là n'existe pas. Il s'agit plutôt, selon moi, d'élucider ce trauma originel qu'est le clivage et de le sublimer en inventant de nouveaux langages. Pour comprendre cela, il faut aller à la phrase même de Dostoïevski. Elle multiplie les hypothèses. Autant de mouvements vers la vérité et qui deviennent sources de jouissances. Je vais arriver à dire le vrai et c'est ça qui me fait jouir, c'est ce que je vais transmettre au lecteur comme réponse à toute crise, nous dit Dostoïevski ; qu'il ne croie pas trouver une vérité, une synthèse, je veux le relancer vers une recherche de son langage à lui, à l'infini. ●

**ENTRETIEN RÉALISÉ PAR
VINCENT ROY**

(1) *Dostoïevski face à la mort ou le sexe hanté du langage*, de Julia Kristeva, Fayard, 408 pages, 24 euros.

et j'ai couru chez Voltaire, chez La Fontaine... Mais Dostoïevski devait me rattraper. Au moment du « dégel », on a publié en Russie Mikhaïl Bakhtine. Avec mon mentor de l'époque, nous lisions le « grand Russe » à travers Bakhtine, à la lumière de Bakhtine. Et là j'ai découvert ce que Bakhtine appelle le côté carnavalesque de Dostoïevski, c'est-à-dire une inspiration qu'il puise dans l'hellénisme tardif, dans le carnaval du Moyen Âge, dans la manière qu'a le carnaval de se mêler aux traités théoriques et scientifiques de l'époque pour devenir une polyphonie.

Mais Bakhtine n'évoque jamais la religion de Dostoïevski ?

JULIA KRISTEVA En effet. Moi, j'ai pensé qu'on ne pouvait pas ne pas l'évoquer aujourd'hui où la religion nous joue divers tours, à la fois inci-